SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale

*Il y a de célèbres correspondances amoureuses (**Denis Diderot** et **Sophie Volland**), des correspondances d'amitié (**Albert Camus** et **Louis Guilloux**), conjugales (**Winston et Clémentine Churchill**), voyageuses (**Nicolas Bouvier** et **Thierry Vernet**), littéraires (**Gustave Flaubert** et **Georges Sand**). La correspondance entre **Corinna Bille** et **Maurice Chappaz** a le rare avantage d'être tout cela à la fois.*



C'est ainsi que ***Pierre-François Mettan*** et ***Jérôme Meizoz*** présentent et introduisent le corpus complet des lettres échangées entre l'une et l'autre, tout au long d'une vie de passions communes et partagées, soit de 1942 (date de leur rencontre) à 1979 (date de la mort de ***Corinna Bille***), correspondance publiée en 2016, aux **éditions Zoé** sous le titre engageant, s'il en est, de : ***JOURS FASTES***.

Une introduction qui se conclut sur ce constat : *Sans songer d'abord à voir leur échange épistolaire un jour publié, **Corinna Bille** et **Maurice Chappaz** ont compris la fragilité et le statut équivoque de la lettre, à l'interface de la vie privée et de la vie publique, tout épistolier sait qu'en envoyant sa missive, sa lettre ne lui appartient plus et qu'il prend le risque d'être lu par un autre destinataire.*

Quand bien même j'y étais invité, cette indiscrétion, je l'ai commise, cet été et bien m'en a pris puisqu'elle m'a conduit, à relire les livres de ***Maurice Chappaz*** et à découvrir l'œuvre plus méconnue et partant moins accessible de ***Corinna Bille***.

Le livre en question est soigné. Il a fallu pas moins de dix ans il est vrai, pour en venir à bout. Dix ans de travail, mobilisant une armada de collaborateurs et de contributeurs. Il est découpé en cinq chapitres dont les titres respectifs sont empruntés à des extraits de lettres de l'une ou de l'autre. Sans qu'on sache d'emblée qui, des deux, tenaient alors la plume. On les croirait aisément interchangeables.

Soit dans l'ordre chronologique :

1942 / 1943 : *Nous sentons déjà les battements de notre cœur impatient.*

Maurice Chappaz, 26 ans, n'a pas terminé ses études et a décidé, au grand dam de son père, de se consacrer à la poésie. ***Corinna Bille***, 30 ans, a été malheureuse en amour et a une activité d'écriture débordante. Elle, qui est tombée amoureuse d'une photographie, n'a de cesse de rejoindre le vrai Maurice sur la photo et de poser à ses côtés. En ouverture d'un premier cahier photographique, l'ouvrage en compte trois, ils apparaissent en majesté et on ne se lasse plus de les regarder, tant ils sont prodigieusement beaux, juchés là, sur leur tas de bois.

1944 / 1949 : *Ces enfants déjà avant le vrai.*

En dépit des jours fastes — référence faite à ces jours dans l'Antiquité romaine où il était permis de rendre la justice ou de procéder à des actes publics ou privés, cette trouvaille



linguistique désignant dans le langage des amants, les jours sans risque de grossesse —, ils n'eurent pas moins de trois enfants ensemble. Sans sacrifier pour autant cette passion de l'écriture qui les habite et se métamorphose parfois en livres. Leurs livres respectifs, qui furent pour chacun d'eux, du propre aveu de Maurice *plus importants que la fin de notre vie même, que les jours qui nous filent entre les doigts, entre les yeux*.

1950 / 1957 : *Je suis capable de créer une œuvre très belle*.

Au fil des pages, on nourrit les mêmes espoirs, on affiche les mêmes ambitions. On se conforte, on se soutient, on s'encourage, sans jamais entrer en compétition.

Les toutes premières œuvres s'élaborent et prennent forme sous nos yeux. Elles entrent, on ne s'en n'étonnera pas, étrangement en résonance, notamment quand il s'agit d'évoquer ce Valais qui leur est si cher et dont ***Maurice Chappaz*** se fera, jusqu'à son dernier souffle, le chantre inspiré :

Je suivais un chemin le long du fleuve au milieu des vernes. La neige des montagnes baignait le ciel ; au-delà des eaux d'un vert d'olive que l'ombre recouvrait, émergeaient des falaises de sable étrangement blanches et les couronnes de ramures noires des pins. Je cheminais dans ce désert et rien ne me bouleversait davantage de désir et de passion que ces longs appels angoissés, frémissants, suivis de ce chant aux modulations extraordinaires qu'une joie superbe soulevait, semblait-il, au-dessus de la nature.

(***LES GRANDES JOURNÉES DE PRINTEMPS***, 1944)

Et ***Corinna Bille***, sous les atours du roman, n'est certes pas en reste :

Les semailles furent faites par un jour de brouillard qui nous isolait du reste du monde. Il nous semblait, en avançant sur les champs nus, que nous étions les seuls sur la terre ; elle avait un air neuf, un air des premiers jours. Quand le brouillard se déchirait, on apercevait par ses trous des morceaux de paysages : un fond de vallée avec le fleuve, un plateau avec son village, des sommets de montagnes qui n'avaient plus d'attaches avec la terre, des sommets qui étaient des îles entourées de vagues immatérielles et mouvantes.

(***THÉODA***, 1944)

Suivent, accompagnant l'inexorable marche du temps, les ultimes chapitres de leur histoire commune et de leur vie quotidienne qui ressemble parfois à s'y méprendre à celle de nos parents :

1958 / 1969 : *Je te souhaite d'être heureux dans tes solitudes*.

1970 / 1979 : *Le désert… c'est comme l'idée de l'éternité*.

Elle mourra prématurément. Il lui survivra longtemps. Un dialogue que la mort de ***Corinna Bille*** n'interrompra pas. Le poignant ***LIVRE DE C…*** en témoigne. (**éditions Fata Morgana,** 2007)

Plus encore que dans ***THÉODA***, *figure féminine hors-normes, de celles qui peuplent les récits de* ***Corinna Bille****, et qui semble tendre sa main vers la petite* ***EMERENTIA****, à l'autre bout de l'œuvre* (pour reprendre les termes de ***Cécile Cerny***) et dont elle publie l'histoire en 1979, l'année même de sa mort aux **éditions Gallimard**, c'est bien cette œuvre ultime, en effet qui livre les clés essentielles. Un livre qu'elle tenait elle-même comme *véritablement chair de ma chair*. L'histoire d'une enfant soupçonnée de sorcellerie, au tout début du

XVIIIème siècle, abandonnée des siens, brutalisée et livrée à la férule d'un doyen fanatique. Une enfant qui charme les poissons, se chauffe au soleil comme les lézards, qu'hantent de bien étranges rêves (*des images enfouies montent d'elle-même, de ce terreau immémorial qui survit en chacun de nous*), qui communie avec une nature magique à la fraîcheur et à la sauvagerie primitives : *Dans le jardin du presbytère, il y a des respirations perceptibles pour elle seule, l'âpreté des abeilles autour du reine-claudier, le cheminement des racines, la poussée têtue des belles-de-nuit*. Une enfant qui, encore et par sa seule présence, fait sortir les fleurs de la boue, commande aux arbres, dompte les vipères.

En d'autres temps, dans ce Valais, fermé par les Alpes et qui mettra longtemps à s'ouvrir aux influences extérieures, qui après avoir bien failli devenir protestant, sombra, corps et âmes, dans une somnolence des premiers âges, où la Contre-Réforme, teintée d'un avatar sulfureux du jansénisme n'hésitera pas à rallumer les bûchers, Emerentia, dont *le petit corps nu, s'épanouit dans le soleil d'automne*, *découvre qu'il est merveille d'avoir un corps, des mains, des pieds, un ventre doux et ce mystère qu'on doit cacher toujours*. Au point que : *c'est une naissance, c'est comme si elle avait été morte, et à présent, elle est de nouveau vivante*. Dans l'âme et dans le corps d'une autre, serait-on tenté de dire.

Une Emerentia qui sut écrire mais à qui on a cessé d'apprendre quoi que ce soit et qui bientôt ne saura plus lire ni même tracer une lettre.

En d'autres temps, peut-être bien que ***Corinna Bille***, à l'instar d'Emerentia, elle aussi eût pu désapprendre à lire et à tracer la moindre lettre et à qui il importe de redonner, à tout prix, la parole à celles qui en furent à jamais privées. Mais pour ça, il faut du temps pour écrire. C'est la préoccupation constante, affirmée dans nombre de lettres de la correspondance… Elle y parvint pourtant, aussi vrai que, comme l'écrit ***Maurice Chappaz*** : *La vie c'est l'écriture de l'écriture et l'écriture c'est la vie de la vie. (…) Tu penses que tu n'existes pas et c'est en toi qu'existe le monde*.

Actualités

En tout bien, tout honneur, commençons par la nôtre. Elle se décline en revue de presse. Deux notes de lecture viennent de paraître. Elles sont accessibles sur notre site :

Celle de ***Jean-Charles Depaule*** dans la revue Europe de septembre-octobre 2020, consacrée à ***DES POÈMES COMME DES ÎLES*** *de* ***Pierre Lartigue***.

Celle de ***Delphine Crahay***, parue sur le site de La Cause littéraire (revue en ligne belge), consacrée à ***L'HOMME DE LA SCIERIE*** d'***André Dhôtel***.

Poursuivons par l'actualité dont on parle en ce moment dans tous les médias. Où diable, ailleurs que dans les colonnes des revues spécialisées (ici dans celle de Télérama) peut-on bien lire : *On dirait une dystopie pour adolescents* ? Dans mon dico qui n'est certes pas de la première fraîcheur (et je m'en féliciterais plutôt), étrangement, pas de dystopie (*récit de fiction, qui décrit un monde utopique sombre*). On y parle plus volontiers de dystonie au sens de : *perturbation du tonus musculaire ou du tonus nerveux ;* ou encore de dystomie : *nom générique des différents troubles de la prononciation*. Pas facile, non plus, qu'on soit bègue ou pas, il est vrai, de les placer, les uns et les autres, dans la conversation courante.



N'empêche que la lecture de cet interview d'un des auteurs phares de cette rentrée littéraire qui promet, une fois de plus, de tout balayer sur son passage (***Laurent Mauvignier***, pour ne pas le citer, qui signe : ***HISTOIRES DE LA NUIT***, aux **éditions de Minuit**) — un auteur que nous n'aurons jamais la chance de publier : *parce qu'un écrivain n'a jamais qu'un éditeur, celui qui l'a découvert* — est plutôt stimulante. On peut y lire ceci : *je suis frappé de voir combien*

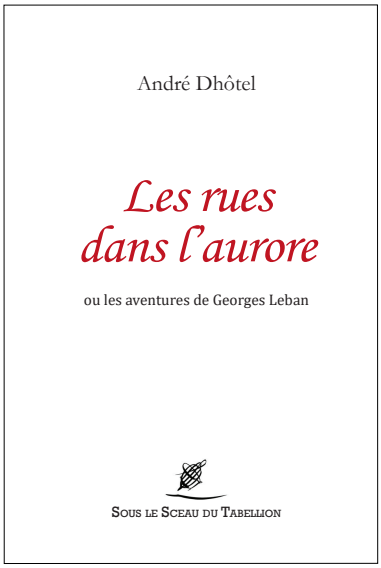
le réel ressemble de plus en plus à une fiction (…) Mais, en même temps, la réalité ajoute un vertige supplémentaire de l'ordre de l'impensable. Ou plus avant encore, ces propos : *Il y a quelques années, j'avais vu une étude très intéressante, canadienne, je crois, sur les différences de comportement, entre les gens qui lisent et ceux qui ne lisent pas. Le résultat montre que les lecteurs de romans ont une bien plus forte capacité que les autres à faire face aux coups durs de la vie. (…) En fait, la lecture a une fonction de survie, comme le rêve. Elle nous prépare à reconnaître les choses quand elles nous arriveront*.
Vous savez désormais ce qu'ils vous restent à faire : mettre les bouchées doubles ! Ce qui semble être déjà le cas au vu de la fréquentation record enregistrée par les librairies, depuis le 11 mai, date de leur réouverture.
Dans le même numéro du même magazine, une enquête au titre accrocheur : *Et vous, vous avez lu* ? sous-entendu : pendant le confinement, signé ***Clara Delente*** et ô ***STUPEUR ET TREMBLEMENTS*** ! nombre de nos contemporains, qui avaient pourtant l'habitude, en d'autres circonstances de lire, qui se promettaient même de lire trois ou quatre ouvrages qu'ils avaient sous le coude et à portée de main, ont été incapables de le faire pour la simple et bonne raison (parole de spécialiste) que nous avons *connu un état de sidération, une surcharge émotionnelle, qui nous empêchait de nous concentrer et de lire autrement que par bribes, en picorant çà et là*.
Comme une poule sur un mur ou face à un mur devenu, tout à coup, infranchissable. Fort heureusement, *beaucoup de gens ont trouvé, pendant le confinement, le besoin de revenir au corps, à travers des activités pratiques et physiques*, tel le yoga. Comme si ces deux activités étaient incompatibles. ***YOGA***, ça tombe bien, c'est le titre du dernier opus d'***Emmanuel Carrère***, autre auteur-phare et très attendu de cette rentrée littéraire, bien qu'à notre grand dam, indéfectiblement fidèle, lui, à la grande maison **P.O.L**.

Politique éditoriale

Pour faire écho à la précédente rubrique : on ne parlera plus dorénavant dans ces colonnes, de stratégie mais de politique éditoriale. Non, on ne fait pas la guerre. Pas non plus d'ennemis, visibles ou invisibles, à anéantir.
Un satisfecit : de nombreuses commandes passées par les librairies cet été et notre titre phare ***L'HOMME DE LA SCIERIE*** d'***André Dhôtel***, qui profite, à l'évidence, à l'ensemble du catalogue.

Livre en chantier

La finalisation de la maquette de ***LES RUES DANS L'AURORE*** du même ***André Dhôtel*** est en cours**.** Sortie avant le 15 octobre 2020.



Vie associative

Après une année blanche, une proposition de renouvellement de cotisation sera prochainement adressée à l'ensemble de nos adhérents.
Une mobilisation et un coup de pouce pour apporter une contribution supplémentaire à la sortie de ***LES RUES DANS L'AURORE*** qui se fera essentiellement par le biais de l'auto-financement.
Sous le Sceau du Tabellion ne sollicite à ce jour, aucune subvention publique. La maison d'édition, jugée bien novice dans le métier, se trouve exclue, de facto, de tous les dispositifs existants.

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations sont bien sûr accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter régulièrement, il ne cesse de s'enrichir.